Vol. XLIX — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 3 MARS 1920 — No 15

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE M[illegible]TOBA
EST PU[illegible] IMPRIMÉ
TOUS L[illegible]ERCREDIS

Toutes co[illegible]cations concernant le journal o[illegible]rimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377

COUPS DE PLUME

Evidemment l'on nous comble... d'éloges... et, ces éloges nous viennent de nos concitoyens anglais.

Tantôt c'est un professeur d'université qui reconnait franchement l'impossibilité d'acquérir une éducation supérieure sans la connaissance du français et la culture latine... tantôt c'est un éducateur de mérite qui avoue la faillite du programme scolaire dont l'article principal est le bannissement de l'enseignement du français à l'école ... tantôt ce sont des commissaires d'arrondissements scolaires qui veulent donner à l'enseignement du français la place que lui concède la saine logique débarrassée des entraves de l'ignorance encroutée et de l'esprit obtus... tantôt c'est un financier qui proclame que même lorsqu'il s'agit de piastres le savoir français est un auxiliaire puissant ... tantôt c'est un politicien... car, il y a encore des politiciens... et oui, des politiciens!... il y en a même plus que jamais!... tout le monde est politicien de nos jours... même ceux qui ne veulent pas l'admettre ... il y a des politiciens disons-nous qui songent aujourd'hui à s'élever audessus du terre à terre de la politicaillerie pour planer dans les hauteurs où devraient toujours voltiger nos représentants politiques, afin de démontrer d'une manière plus vivace à notre population Canadienne que pour mieux réussir à ramener la bonne entente et la concorde dans notre pays, il est urgent de donner à la langue de Bossuet, de Racine et de Corneille les honneurs qui lui ont été gagnés par les découvreurs, les missionnaires, les hommes d'états d'origine française en ce pays.

N'est-on pas rendu à dire que la Province de Québec est la province la plus stable, la mieux administrée, le moins sujette aux perturbations sociales entre tous les provinces du Dominion.

Bouquets de fleurs... Encens!... flatteries... gâteries à nous griser... à nous endormir dans un bonheur d'un charme sans pareil.

Est-ce bien vrai que l'on a pu un jour nous traiter de pestiférés et de cafards?

Tout de même... comme les jours se suivent et ne se ressemblent pas!...

Evidemment c'est la réaction qui commence.

L'on est allé si loin dans l'invective que les coupables en ont eux-mêmes aujourd'hui des hauts le coeur.

Tant mieux et nous ne nous en plaindrons pas.

Bien que tout ne se compte encore qu'en paroles, espérons que ce sera le coup de barre qui donnera au navire de la nation une direction plus droite dans un canal plus large... car vraiment nous serions désolés de croire que c'est le monceau de fleurs dont l'on voudrait couvrir le corps français en étant sous l'impression qu'on l'a étouffé à ne plus reprendre vie dans toutes les provinces anglaises de la Confédération canadienne.

Espérons que les actes suivront les paroles et que les anglais avertis qui depuis quelques mois ont généreusement entrepris la noble mission d'enrayer le flot du fanatisme qui semait la désolation sur notre beau territoire, réussiront à ramener dans le vrai chemin la grande majorité de leurs compatriotes que depuis quelques années l'on a empoisonnés d'un narcotique vicieux avec une persistance et un acharnement cruels.

A nous cependant de tenir l'oeil ouvert... Il serait funeste à notre cause de nous endormir dans une douce quiétude... la cause du français est bien malade inutile de se le dissimuler.

Reconnaissons qu'il y a actuellement une lueur d'espoir à l'horizon, mais pour faire bon port nous devons nous aussi nous tenir au gouvernail et ne pas laisser la roue aux seules mains des pilotes étrangers à nos aspirations nationales et religieuses.

Nous devons prendre activement et fièrement notre place dans les rangs de l'armée canadienne qui voudra entreprendre la restauration des droits et des privilèges de notre race dans la puissance du Canada.

Le calme, la prudence, la determination nous sont plus que jamais nécessaires dans l'époque que nous traversons.

* * *

Il ne serait peut être pas hors de propos de faire remarquer à ceux qui ne le savent, ou qui feignent de ne pas le savoir, que le gouvernement unioniste est un gouvernement d'union, aussi rouge que bleu, aussi bleu que rouge, aussi fermier et travailliste que rouge ou bleu.

C'est un gouvernement qui a été constitué pour le temps de la guerre; il est né de la guerre.

Quelles que puissent être ses vertus ou ses fautes elles ne peuvent être imputées aux uns plus qu'aux autres.

Ce governement a maintenant fait son temps, il doit disparaitre.

L'oeuvre de la guerre est finie, il faut maintenant des oeuvres de paix.

Une réorganisation des partis politiques s'impose.

Chacun doit reprendre le programme financier, industriel, agricole et national qui lui est propre.

Chacun doit s'atteler à son char et cesser de s'appuyer sur le voisin.

On essaye actuellement de tous côtés à jeter sur les autres groupes la responsabilité des méfaits commis par le gouvernement unioniste.

Ça n'est pas juste; chacun devrait loyalement prendre le blâme qui lui revient.

C'est charmant de voir comme une certaine presse s'ingénue a représenter le gouvernement unioniste comme si ce dernier était purement et simplement un gouvernement conservateur.

Nous ne savons pourtant pas que les frères Sifton, que Jim Calder, Rowell aient jamais été et soient aujourd'hui d'ardents conservateurs.

Au contraire ces messieurs ont toujours été et sont encore aujourd'hui de violents adversaires du programme politique du parti conservateur.

Il est surement temps que la situation fausse actuelle se régularise.

Il est temps que l'électorat soit mis en face de programmes politiques clairs et nets.

Il est temps que le citoyen canadien soit mis dans la possibilité de se prononcer en faveur d'un parti ou d'un autre avec connaissance de cause.

Il est temps pour chacun de savoir où il marche et où il va.

La situation actuelle n'a rien toutefois qui puisse nous surprendre outre mesure.

C'est l'état obligé de l'après guerre.

Nous sommes en plein dans la lutte des classes.

Combien de temps cela durera, nous n'en savons rien.

Tout cela ne devra cependant n'avoir qu'un temps.

Il faudra pour assurer la paix, le progrès et la prospérité une alliance de toutes les bonnes volontés, le concours des esprits les plus surs et les plus larges, pour donner au navire de l'Etat une poussée sérieuse et forte.

C'est le devoir du parti conservateur de se réorganiser sur des bases solides.

Son programme est tout trouvé... c'est celui de Macdonald et de Cartier.

Le parti conservateur est assis sur des fondations solides, il s'agit seulement d'y ajouter les quelques planches que peuvent réclamer les temps nouveaux, les exigences modernes.

Le parti conservateur n'a pas à rougir de son passé, mais ses partisans auraient à rougir d'eux-mêmes s'ils manquaient de l'énergie, de la clairvoyance, des hautes aspirations qui ont fait l'honneur de leurs chefs dans le passé, tout en leur assurant le succès.

Le peuple canadien veut aujourd'hui une politique définie, une politique réellement nationale, nous pouvons la lui donner, n'hésitons donc pas à agir et à nous prononcer carrément.

Il nous faut un programme, il nous faut un chef; avec ces deux choses nous aurons des soldats.

Après cela victoire ou défaite nous aurons au moins la satisfaction d'avoir fait notre devoir et d'avoir été francs vis-à-vis nous-mêmes et vis-à-vis nos concitoyens.

AUX CATHOLIQUES

Qu'avez-vous?... Notre âge empreint d'un sceau funeste,
Notre âge qui se rit de l'avenir céleste
Et raille follement sous son masque hideux.
Que voyez-vous encore?... Une race chrétienne
Fouillant de toutes parts l'antiquité païenne
Pour en ressusciter les dieux.

Honte à nous! honte au siècle! il a laissé sa bouche
Boire au calice amer qui corrompt ce qu'il touche,
Et le bras de son Dieu l'a soudain rejeté.
Envieux de la brute, il rampe sur la terre
Côte à côte avec elle, et chaque jour resserre
Cette infâme fraternité.

Et bien! sachez le dire à cette foule immense,
Sachez lui reprocher sa hideuse démence,
O vous que n'a pu vaincre un monde criminel.
Catholiques! le flot fléchit devant son maître,
Et le vent de demain va déchirer peut-être
Le nuage où dort l'arce-en-ciel.

L'Eglise est là, l'Eglise avec son coeur de mère,
Mais qui n'a rien perdu de sa force première;
Elle est là toujours prête à de nouveaux combats.
Ses fils hachés hier sur l'échafaud immonde,
Ses fils ont bien prouvé qu'elle est encor féconde.
Et que ses flancs n'avortent pas.

Voyez plutôt, voyez du sein de la poussière,
Voyez surgir encor cette phalange altière,
Ces nombreux défenseurs des autels vacillants,
Ces hardis rejetons des semences divines
Qui cherchent la tempête, et poussent leurs racines
Jusqu'aux entrailles des volcans.

Ils croissent. Les voilà qui par-dessus notre âge
Etendent leurs bannières et font tête à l'orage;
Calmes, le front serein près du flot agité,
Les voilà travaillant de corps et de pensée
A désemplir le gouffre où s'était amassée
La vase de l'impiété.

Courage! enfants du Christ, enfants du Dieu fait homme;
Courage! imitateurs des vieux martyrs de Rome,
Un reflet de leur âme est passé sur vos fronts;
Oui, vous avez encor vos chairs tout imprégnées
De ce sang où trempa, pendant bien des années,
Le manteau souillé des Nérons.

Courage! relevez le temple qui chancelle!
Prêtez vos bras nerveux à cette oeuvre immortelle
Qui demande la force et l'union pour tous.
Travaillez longuement; puis, votre heure venue,
Vous léguerez le reste à la race inconnue
Qui germe à quelques pas de nous.

Mais il faut se raidir et fouler d'un pied ferme
Ce sentier hasardeux dont la mort est le terme;
Frères, repoussez loin la coupe de l'erreur:
Puis à travers des temps de délire et de fièvre,
Oh! n'en rougissez pas, faites de votre lèvre
La compagne de votre coeur.

Anathème à qui cache au fond de sa poitrine
Cette foi des vieux jours rayonnante et divine!
Anathème au coeur bas que la honte retient!
Anathème, anathème à qui croit et renie!
A qui, traîné devant la haine et l'ironie,
Ne criera pas: Je suis chrétien!

Celui-là plus qu'un autre expiera son blasphème,
Et, maudit par son Dieu, se maudira lui-même:
Il descendra tout pâle aux abîmes profonds.
L'éternelle douleur que sa bouche a raillée
Fera hurler sa chair amincie et broyée
Sous la tenaille des démons.

Donc c'est un regard ferme, une parole altière
Que l'on doit opposer au rire du vulgaire;
Car nous n'en sommes plus à ce temps destructeur,
A cet âge où, lassé d'une lutte frivole,
On jetait coup sur coup son sarcasme à l'idole
Et sa tête à l'exécuteur.

Oh! vienne l'avenir, vienne un temps moins avare,
Et ces coeurs dispersés, ces hommes qu'on égare,
Ne formeront qu'un peuple et qu'une seule voix,
Et, comme un nid d'aiglons qui battent tous de l'aile,
Ce peuple saluera devant l'arche nouvelle
L'immortalité de la croix.

Et nous, ô Christ, et nous qui, plongés dès l'aurore
Dans les épais brouillards d'un siècle où l'ont'ignore,
Marchons au but commun les yeux tournés vers toi;
Nous qu'un espoir soutient, nous qui, malgré le blâme,
Gardons soigneusement, comme on garde son âme,
Des étincelles de la foi;

S'il est dit que notre âge, éclos dans la tempête,
Ne pourra, quoi qu'il fasse, en arracher sa tête;
Si nous tombons avant qu'un port nous soit offert,
Avant ces jours pieux que l'avenir prépare,
Avant qu'un divin souffle ait ranimé le phare
Au fronton du temple désert,

Ah! nous aurons du moins, comme cette humble femme
Qui, les pleurs dans les yeux et la pitié dans l'âme,
Répandit des parfums sur tes pieds défaillants;
Nous aurons, ô mon Christ, versé des larmes pures
Surs tes pieds qu'on outrage, et baisé tes blessures,
Que l'on rouvre après deux mille ans!

TURQUETY.

PAGES OUBLIEES

PENSEES SUR LA RELIGION

(Suite)

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible néecessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressources? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur.

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connait non plus que le reste. Je vois ses effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'oscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.—*Pascal.*

(A suivre)

UNE OPINION FRANCAISE

Comment on apprécie à Paris les journaux américains en général

LES EXPERTS

Paris, 28.—M. Maurice Gandolphe écrit dans la "Liberté de Paris :

La lecture des journaux américains a toujours été un sport assez vif, où il faut de l'endurance et du souffle; elle exige aujourd'hui quelque héroïsme Les vieux continentaux, qui gardent une sensibilité inopportune, ne peuvent contempler sans émoi les funèbres colonnes sous lesquelles, quotidiennement, la presse des Etats-Unis écrase l'Europe. On n'y parle que de notre mort; il y a des fleurs et des couronnes; c'est un enterrement hors classe—le plus grand dans le monde. Tout de même, il y a plus gai.

Le grave est que les journaux d'Amérique sont, on le sait rédigés par des "experts" Les journaux français n'ont que des écrivains, des philosophes, des polémistes, toutes variétés d'amateurs dont l'opinion n'offre aucune importance: ces pauvres gens sont d'ailleurs bien convaincus et n'ont pas l'impertinence de prétendre imposer les produits de leur fantaisiste imagination, ils suggèrent avecpolitesse, proposent sans insistance, souhaitent des contradictions. Et ils s'attardent à un jeu puéril de mots et d'idées.

Les experts américains sont assurés de leur infaillibilité; dans l'espace et dans le temps, ils ont tout vu, tout mesuré, tout taxé. Ils savent exactement ce que valent les hommes et les choses. Et ils le disent, comme ça sans explication superflue, avec une autorité simple et souveraine. Or, ils nous répètent avec ensemble que nous valons actuellement un peu moins que zéro.

Ils sont deux, particulièrement définitifs: M. Herbert Hoover. l'expert des nourritures, et M. Vanderlip, l'expert de finances.

M Hoover est un gentleman doué d'un impérieux appétit et d'un coeur généreux; il aperçoit toujours l'Europe à la veille de la famine et ne se lasse pas d'énumérer les tonnes de céréales, de saindoux et généralement de produits américains qui sont indispensables à notre survie. Si ar hasard il ne nous voit pas au plus inexorable degré de l'amaigrissement, H. Hoover proclame que nous allons périr de nudité: plus de coton, par un fil de coton dans cette vieille Europe affamée ni dans ses annexes... A vrai dire il y a de bon coton, come il n'y a de bon saindoux, qu'aux Etats-Unis des experts. L'excellent M. Hoover en convient; il est tout prêt à nous expédier le juste compte de tonnes américaines lequel il a fixé le sauvetage de l'ancien continent Mais voici qu'intervient M. Vanderlip.

M. Vanderlip est un expert tout aussi infaillible que M. Hoover. périr de nudité: plus de coton, pas suite sans doute d'inégales conditions stomacales, inspire un jugement inverse M. Hoover est sûr que nous ne mangeons pas assez et que, l'été prochain, nous irons vêtus des seules feuilles de nos lauriers. M. Vanderlip est certain que nous mangeons trop et nous abandonnons à d'effrénées dépenses somptiaires. Dans l'obligeante conception de ce deuxième gentleman, notre faillite doit précéder notre famine.

Un expert financier ne peut s'intéresser au cas d'affamés en état de ruine. Quand l'expert alimentaire annonce le poids du lard étoilé qui nous est nécessaire, l'expert monétaire proclame le prohibitif effondrement des changes. Ainsi, M. Vanderlip met l'embargo sur M. Hoover. Et les expertises de la caduque Europe n'ont plus qu'à subir docilement la série des catastrophes signifiées par les prophètes transatlantiques.

Il est bien fâcheux que la légèreté bien connue de notre esprit national nous interdise d'opposer quelques contre-experts à nos juges, à nos exécuteurs d'Amérique.

Car enfin, on pourrait, timidement, faire observer à M. Hoover que nous avons trouvé le moyen de manger tout seuls, à nos frais, tout le temps qu'il a fallu pour préparer la victoire américaine en Europe. On prendrait la liberté d'ajouter que notre pauvre vieille nation, si sous-alimentée et mal vêtue qu'elle apparaisse au confortables observateurs de Chicago, a pris l'initiative de ravitailler selon ses forces—peut-être audelà—des affamés non amis et sans courtiers: la seule mission française de Vienne assure l'existence de plusieurs milliers d'habitants: M. Vanderlip ne prétendra pas que nous avons escompté le réconfort du change autrichien.

Oserait- on encore rappeler à M. expert Vanderlip l'incrédulité qu'ont parfois rencontrée, aux Etats-Unis, les horrifiants pronostics rapportés de ses explorations européennes? Au cours d'un voyage circulaire—notamment à Amsterdam—ce spécialiste avait bien voulu dénoncer "la pourriture financière des puissances de l'Entente"; sur quoi une banque américaine n'a-t-elle pas renoncé à la présidence de M. Vanderlip "en raison de son pessimisme excessif?" En vérité, si nous avions des experts d'américanisme, de quel ingénieux commentaires encadreraient-ils cette spirituelle sanction?

Nous n'avons pas besoin d'experts pour évoquer devant les lecteurs de M. Vanderlip certains souvenirs et quelques rapprochements utiles. Car enfin, ce financier nous condamne parce que nous avons trop largement répondu aux offres de son collègue des saindoux et autres denrées de luxe. L'or qu'on nous reproche d'avoir perdu, l'Amérique l'a trouvé. Nous voulons bien le lui racheter avec son lard, puisque c'est la règle du jeu et de la guerre: les belligérants échangent des morts les alliés échangent des profits et pertes. Mais nous aimerions, chez nos associées, à défaut de cet optimisme à notre égard qui leur paraît invraisemblable, un pessimisme moins expansif.

Toute réalité est passagère et toute expertise revisable. L'opinion américaine est violemment mise en garde contre les menaçantes défaillances de l'Europe; elle trouverait dans l'appel à une coopération confiante une meilleure satisfaction de ses généreux instincts—et aussi de ses vrais intérêts. Déjà elle s'étonne d'entendre répéter que nous sommes à la mort et à la misère: si ces sombres experts disaient vrai, croient-ils donc qu'elle voudrait nous abandonner à ce funeste présage?

C'est peut-être parce que nous avons été si malades que l'Amérique se porte si bien... Mais quels Américains auraient le coeur d'appuyer sur ce fait d'hier les méthodes de demain?

Maurice *Gandolphe.*

NOS HOMMES FORTS

Napoléon Mathurin

(*Par A. N. Montpetit*)

(Suite)

V

LE NAUFAGE

Me voici sur le pont du Bahama, simple matelot, après avoir été contre-maître dans un voilier; mais je suis content de mon sort. Le Bahama est un steamer en fer, fin marcheur, qui nous transporte au-delà de l'Equateur dans les régions de la terre les plus favorisées du soleil. Je ne tarderai pas à voir ces corbeilles de fleurs et de fruits, à la fois toujours verts et toujours mûrs, qu'on nomme les Antilles: c'est un des rêves de mon enfance qui va se réaliser.

Lo Bahama construit, il y a vingt ans, pour courir le blocus durant la guerre de sécession portait alors le nom de General Meade. La Société William F. Weld & Co. l'a vendu l'année dernière, à la Compagnie des Vapeurs de Québec et des ports du Golfe, pour le somme de $6.000, à peu prs le prix du vieux fer. Je le savais plus rapide que solide et sûr, plus propre à la course qu'au transport de marchandises, mais je n'en avais aucun souci. Le capitaine Astwood, un homme d'expérience, dans la force de l'âge, n'en avait-il pas pris le commandement avec assurance? Et le premier officier, Williams, et le second Robert Ross, marins éprouvés, familiers de ces parages ne nous inspirent-ils pas toute confiance? Et des trente matelots qui composent l'équipage et qui se sont embarqués de pied ferme et de coeur léger, sera-ce au plus jeune d'hésiter le premier et de mettre en doute la sagacité de ses aînés.

Nous partons en destination de Porto Rico, où nous allons prendre un chargement de melasse, café, sucre et rhum. Bientôt nous échappons aux brumes et aux brouillards des mers du Nord pour entrer dans l'atmosphère tiède et agréable du midi de laquelle le vaisseau dans sa course soulevait une brise rafraîchissante.—La traversée fut aussi prompte qu'heureuse.

Le 4 février, après avoir pris notre chargement à Porto Rico, nous nous rembarquâmes pour revenir à New-York. Le navire se comporta bien durant les premiers jours. Le soir du 10 février, nous glissions sur le courant du gulf stream, ce grand fleuve d'eau chaude qui sort des chaudières du golfe du Méxique pour aller fondre les glaces du pôle nord. Tantôt je suivais le passage lumineux du navire traçant dans la mer un prodigieux silon de flammes, qui se dépliait les étoiles de ce ciel étranger qui n'apparaissent jamais dans le nôtre. Appuyé sur la lisse de tribord, je repassais dans mon esprit le souvenir de mes courses et des dangers auxquels j'avais échappé. A diverses reprises, j'avais vu la tempête se jouer des navires qui me portaient, déchirer leurs voiles, emporter leurs mâts, les plonger au fond de l'abîme pour les enlever ensuite aux nues; j'avais été jeté par dessus bord par un paquet de mer et l'on avait poussé sur moi, le cri sinistre "un homme à la mer!" et je me félicitais dans mon coeur de ma sécurité présente, de la satisfaction que j'éprouverais à raconter à mes parents et à mes amis comment j'avais surmonté tous ces dangers. Je songeais en même temps au Canada où sévissait l'hiver dans toute sa rigueur pendant que nous jouissions de la plus douce température.

Mais voilà que sur les neuf heures, un nuage se montrant sur l'horizon vint troubler ma sécuriété. Il paraissait loin, très loin encore, mais les nuages vont vite sous le ciel des tropiques. Nulle part ailleurs la tempête n'a le souffle aussi puissant. En quelques minutes, ce nuage que j'avais aperçu, grand comme une voile, se déroula pour couvrir le ciel tout entier. On entendait la tempête gronder à l'intérieur, et la mer soulevait sa poitrine haletante, comme si un lourd cauchemar eût pesé sur elle. Petit à petit, le nuage s'abaissa, l'obscurité la plus complète nous enveloppa. Le vaisseau allait à l'aveugle. Seul, un éclair, d'ici de là, déchirait les sombres profondeurs, pour nous montrer l'aspect effrayant de la tempête. L'équipage inquiet était plus prompt aux commandements plus précipités et plus fermes. L'homme se préparait à la lutte contre la nature en courroux. Ces moments là saisissent l'âme du vrai marin d'une certainte crainte mais l'animent d'un nouveau courage. Toutes ses facultés et ses forces s'éveillent avec une recrudescence d'énergie. Il a l'oeil plus vif, la main plus sûre, le jarret plus nerveux. Chacun des matelots tient pour ainsi dire dans ses mains le salut du navire, qui dépend parfois d'une fausse manoeuvre.

De dix heures à minuit, j'étais à la roue. L'orage augmentait rapidement d'intensité, mais sans se déchaîner encore sur nous. Un tonnerre sourd roulait ses chaînes au fond de cavernes profondes que des éclairs répétés nous faisaient entrevoir avec effroi.

A minuit, je descendis comme de coutume me coucher dans mon carré, mais le bruit, le mouvement qui se faisaient sur le pont m'empêchèrent d'abord de dormir. A la fin, la fatigue l'emporta et le sommeil s'empara de moi.

Cependant, je ne tardai guère à m'éveiller, et cette fois, je sautai à bas du lit et montai sur le pont; nous étions au coeur de la tempête; les commandements se multipliaient, l'équipage se précipitait de toutes parts à la voix vibrante du premier maître. Le vaisseau obéisait péniblement, oppressé qu'il était du poids des éléments. Les feux de la mer et du ciel se confondaient, détachant sur leur éclat l'amasse noire du navire, qui rappelait le vaisseau fantôme ou le vaisseau de la mort.

C'était bien en effet le vaisseau de la mort, le cercueil de plus d'un d'entre nous.

Il y avait plus d'un pied d'eau sur le pont. "Ouvrez les portes des pavois," crie le maître; mais presqu'au même instant les pavois sont brisés et emportés par la lame. Le navire se renverse de plus en plus dans son roulis.

La voix du maître s'élève plus fort encore: "Tout l'équipage sur le pont." C'est le cri de danger, presque de désespoir du marin. L'âme du navire, l'home, tente alors la lutte suprême. C'est l'agonie consciente en face de la morte.

Nous avions quatre chaloupes à bord; deux sont emportées, et l'ean envahit le bâtiment par les sabords.

Le capitaine, qui vient de prendre charge du bâtiment, ordonne le peser les deux focs, pour tenir l'avant au vent et à la mer.

Comme nous exécutions cette manoeuvre, le matelot placé à la roue crie qu'une des chaînes du gouvernail vient de se rompre.

Un palan est adapté à la tige du gouvernail, et par des efforts surhumains nous réussissons à remettre le navire en meilleure position. Il nous restait encore une lueur d'espérance, mais la tempête au comble de la rage s'acharnait de plus en plus sur nous. Les lames montaient à l'assaut du navire, le couvrant dans toute son étendue. On le sentait sombrer sous nos pieds. Chacun voyait le danger sans en souffler mot. Notre brave capitaine n'était-il pas là au milieu de nous?

— Tout à coup, d'une voix lugubre, comme un dernier soupir, on l'entend crier: "Les deux chaloupes à la mer, et vivement! il n'y a pas de temps à perdre."

C'est la condamnation du navire "le Bahama" qui la veille encore m'inspirait tant de confiance.

La manoeuvre est abandonnée et chacun court aux chaloupes.—Celle de l'arrière, sous les ordres du premier maître est dégagée la première de ses crochets. Le capitaine ordonne d'attendre que la seconde, qu'il commande lui-même, soit dégagée à son tour. C'est une chaloupe en bois, plus grande et plus lourde que la première. Nous ne parvenons qu'avec peine à la mettre à la mer. Enfin, nous avons réussi, et nous voilà sur le point de quitter le "Bahama" qui s'engloutit visiblement, lorsqu'une lame énorme heurteut la frêle embarcation contre les flancs du navire la défonce en plusieurs endroits.

Nous étions stupéfaits, mais le capitaine, avec sang froid, nous dit: "Ce n'est rien, prenons ce qu'il nous faut, nous réparerons l'avarie en route."

A ce moment, je cours chercher quelques provisions. Au retour, je rencontre le capitaine portant à la main une chaudière remplie d'eau. Une quizaine de mes compagnons ont déjà pris place dans la chaloupe. "Embarque Paul" me dit le capitaine.

Je refusai son offre, appréhendant avec raison que la chaloupe ne put tenir la mer après le choc violent qu'elle avait reçu. "Allez! répondis-je au capitaine, je lâcherai les amarres": ce que je fis avec succès. Avant de séloigner, le capitaine ordonna au premier maître de le suivre avec sa chaloupe, mais ce dernier ne bougea pas.

A peine la chaloupe du capitaine s'était-elle éloignée de quelques encâblures, que mon attention fut attirée dans la direction qu'elle avait prise, par des cris déchirants de désespoir. J'aperçus une forme blanche se détachant sur la masse sombre des flots: c'était la chaloupe renversée par un coup de mer, à laquelle se cramponnaient quelques malheureux en poussant des cris lamentables.

Hélas! tout secours de notre part est impossible. Nous voyons périr ces pauvres compagnons sous nos yeux, sans pouvoir leur tendre la main.

Je distingue trois têtes émergeant de l'onde, qui se rapprochent du navire.—Je réussis à hisser deux de ces malheureux à bord; le troisième fut tué sur les flancs du vaisseau.

Pendant ce temps, le premier maître se tenait debout sur la lisse du navire, immobile, silencieux, avec une quinzaine de compagnons frémissant de peur et d'horreur auprès de lui.

"Embarquez, lui dis-je, et je filerai les alans de la chaloupe." Après une courte hésitation, il céda à mon avis. La chaloupe descendit à la mer: "Jump in Paul" me dit le premier maître, mais je refusai. Je leur donnai de l'eau avant le départ, en les engageant à en boire à satiété, vu qu'ils pourraient bien être longtemps sans pouvoir s'en procurer. Ils s'éloignèrent enfin, et quelques coups de rame me les firent perdre de vue. Les reverrai-je jamais?

(A suivre)

La Législature de N.-Y. l'Elargissement du Saint-Laurent

Albany, N.-Y., 2.—Le rapport annuel de l'administrateur des travaux publics Edward S. Walsh, à la législature, contiendra un exposé substantiel des désavantages que présente le projet d'élargissement de la voie du St-Laurent pour les ports de l'état de New-York.

Le plus grave danger que comporte cette entreprise, dira le rapport, réside dans le fait qu'il sera possible aux plus puissantes unités des Grands Lacs d'appareiller sur Montréal, par voie de Buffalo, ce qui détournera le commerce des Grands Lacs au profit d'un port canadien.

Le rapport dira en outre que le commerce des barges est adéquat aux nécessités commerciales, d'ici plusieurs générations. Il ajoutera

"L'effet le plus immédiat de ces projets chimériques est de discréditer le système actuel et d'annuler ses progrès. Il est à remarquer que le projet d'élargissement du St-Laurent a été lancé par des intérêts qui ont tout à craindre de la réussite du système d'opération actuel.

"L'état de New-York, s'il a à coeur de protéger ses entreprises et son commerce maritimes, devra s'opposer énergiquement à tout mouvement ultérieur du Congrès tendant à consacrer les subsides du trésor des Etats-Unis à la création d'une voie maritime internationale qui fera concurrence au système national de canaux actuel."

L'OPINION DE DE MAUD'HUY

Londres, 26.—Le "Daily Telegraph" publie une article du général de Maud'huy :

La situation actuelle présente une certaine analogie avec celle de Rome aux premiers siècles de l'ère chrétienne. Aujourd'hui, de même qu'au temps de la Rome impériale, un vaste demi-cercle, s'étendant de la mer du Nord à la Mer Noire, divise l'Europe en deux parties, deux civilisations ou plutôt deux confessions opposées. Nous possédons aujourd'hui, certaine avant-gardes constituées par la Tchéco-slovaquie, la Pologne et la Roumaine, mais, dans leur état actuel, on doit plutôt les considérer comme de simples petits postes ou sentinelles avancées, il se peut même que nous soyons obligés d'aller à leur secours pour sauvegarder leur indépendance.

Les réels facteurs de puissance sont la Grande-Bretagne, la France et l'Italie, qui peuvent et doivent rester épaule contre épaule, et disposer, des deux côtés de l'angle formé par le Rhin et le Danube leurs forces unies et alignées. Sur les deux flancs les autres puissances alliées joueraient aussi un rôle important quoique secondaire. Il n'existe à présent aucun organisme unique capable de remplacer l'ancien pouvoir centralisateur de Rome et ce n'est que par une coopération et une coordination étroites entre Londres, Paris et Rome que nous pouvons espérer égaliser l'action de l'ancienne Rome.

BONNE ENTENTE

Paris, 28—Une foule de choses tendent à prouver, en ce moment, que le premier-ministre de France, M. Millerand, inspire une campagne dont le but est de maintenir les bonnes relations entre la France et les Etats-Unis, et surtout de garder à la France l'amitié du président Wilson afin qu'il adhère aux idées de paix autant que possible.

André Tardieu, ancien commissaire français à Washington, dans un long article que publie le "Petit Parisien," aujourd'hui, déplore les récentes expressions d'opinions contre l'Amérique et réclame une meilleure compréhension et appréciation des Etats-Unis.

Comme moyen d'amener une meilleure entente pour l'avenir, Tardieu suggère que les "boy scouts" français et américains échangent des visites.

Joseph Barthelemy écrit un long article dans le "Journal", justifiant le renvoi du secrétaire Lansing par M. Wilson, en citant la constitution américaine et en l'expliquant au public de France.

On espère que la décision des premiers-ministres à Londres, au sujet de la Russie aura l'approbation du président Wilson.

LES GROS JOURNAUX DEVRONT REDUIRE UN PEU LEUR FORMAT

New-York, 2.—La disette de papier est loin de devoir se terminer. Comme question de fait, tant que les éditeurs de journaux ne comprendront pas qu'ils doivent adopter la plus stricte économie loin de s'améliorer la situation s'agrave, a déclaré L.-B. Palmer, gérant de l'association des éditeurs de journaux américains.

"La plupart des propriétaires de journaux", a-t-il déclaré, "ont adopté une certaine forme d'économie en réduisant leur format et le volume de leurs journaux et en augmentant le taux de leurs annonces, mais la disette de papier continuera tant que les propriétaires de journaux n'auront pas compris qu'ils doivent tous réduire leurs formats et le volume de leur journaux et qu'ils doivent adopter des règles d'économie sévère", a déclaré M. Palmer.

INTERVIEW DE MILLERAND

Paris, 2.—Le premier-ministre Millerand a donné, hier, à Londres, une interview qui a été tout de suite câblée à Paris, dans laquelle le successeur de Clemenceau dit : "Je crois que les Russes Soviets ne trouveront aucun bénéfice dans le memorandum préparé par les premiers-ministres alliés.

"Nous n'avons jamais ignoré les Soviets," a déclaré M. Millerand, "mais nous ne les avons pas reconnus encore. Le memorandum, au point de vue politique et économique, maintient la même situation.

"Au sujet des échanges commerciaux, le conseil suprême négociera avec les représentants des coopérations russes à Londres et à Paris, le gouvernement soviet devant se charger du transport des marchandises."

* * *

Au Conseil des Premiers-Ministres

Londres, 2.—Le conseil des premiers-ministres a pris d'importantes décisions qui seront incorporées dans le traité de paix avec la Turquie. Aucune de ces décisions ne sera rendue publique avant que le traité soit complété.

Le conseil doit étudier aujourd'hui la réponse de Wilson au sujet de l'affaire de l'adriatique. On y répondra tout de suite et la réponse du conseil au président sera prête samedi.

Les journaux continuent de réclamer la publication de la correspondance entre Wilson et le conseil des premiers-ministres, mais Millerand et Nitti s'y opposent. On lit que Lloyd George n'a aucune objection à livrer tout cela aux journaux.

On a Négocie Avec le Soviet

Londres, 1.—Le comte Curzon, quelques jours avant la chute d'Arkangel, a télégraphié—s'il faut en croire une dépêche de Moscou—à M. Tchitcherin, ministre russe soviet des affaires étrangères, que le gouvernement du nord ne pouvait plus se battre contre les Bolcheviks.

Dans son communiqué, Lord Curzon priait le gouvernement bolchevik de voir à la protection des habitants d'Arkangel et de leurs propriétés, à l'entrée de ses troupes dans la ville.

Le comte expliquait que depuis un an le gouvernement britannique avait pris cette population sous sa protection et que si on y commettait des atrocités, l'impression serait très défavorable aux Soviets en Angleterre.

M. Tchitcherin a répondu qu'on protégerait la population et l'armée pourvu que la garde blanche rendit aux Bolcheviks les régions du nord, comprenant la région Mourmane et la côte, les propriétés du gouvernement, wagons et transport, etc.

Nombre d'Immigrants Victimes de la Spéculation sur le change

M. Jean Paléologue, attaché au consulat de la Roumanie, a fait la déclaration sensationnelle, ce matin, que la classe pauvre des immigrants non seulement au Canada mais aux Etats-Unis, est systématiquement filouté par un groupe de "requins" de chaque nationalité. Des fraudes gigantesques sont perpétrées par des changeurs de monnaie, ambulants, qui ouvrent des comptoirs d'échange et s'engagent à transmettre des sommes d'argent les immigrants en Amérique à leurs parents, amis, ou intéressés là-bas. Les filous ont empoché des millions au cours de l'année dernière. Dénomées caisses de vivres, de vêtements, affranchies par les expéditeurs ne sont jamais arrivés à destination, si toutefois, elles ont quitté nos rives. Des émigrants sur les navires ont été scandaleusement surchargés pour le moindre petit service ou pour rien du tout. Dans presque tous les cas l'ignorance de la victime rend le filou indemne. M. Paléologne dit que la moyenne de transmission de monnaie provenant des immigrants du Canada, dans leurs pays respectifs, atteint $15,000,000 par année et pas plus que 10 pour 100 de ce montant arrive à destination. On affirme que plusieurs de ces 'requins' sont devenus millionnaires dans le délai de quatre mois. Les polonais exploitent les polonais, les grecs suçent le sang des grecs; les roumains pillent les roumains, et il en est ainsi de toutes les nations. Dans la confusion de l'échange de la monnaie, les filous ont beau jeu : ils escomptent en outre sur la crédulité de l'attachement que l'immigrant porte à sa famille. Ces chevaliers d'industrie qui ouvrent des comptoirs un peu partout, ne craignent pas d'affirmer qu'ils sont responsables en cas de pertes d'objets ou de sommes d'argent qu'ils s'engagent d'expédier. Mais ils ne sont pas financièrement responsables et quand la loi s'appesantit sur eux ils trouvent toujours un échappatoire. Le gouvernement fédéral sera saisi de cette affaire à cette présente session et on s'attend à ce que la police fédérale fasse une enquête très minutieuse sur les menées et ces agents louches et véreux.

M. ASQUITH, DE NOUVEAU, CHEF D'OPPOSITION

Londres, 2—Tous les problèmes politiques du jour se trouvent momentanément rejetés dans la pénombre, par le retour triomphal de l'ancien premier ministre Asquith, avec une majorité qui a étonné même ses partisans. On attache une extrême importance à sa rentrée dans la vie parlementaire les politiciens de tous les partis soulèvent déjà la question de lui confier la direction de l'opposition en remplacement de D. MacLean, dont la nomination a toujours été considérée comme plus ou moins temporaire. En tous cas, M. Asquith, peut être assuré d'une ovation lorsqu'il ira prendre son siège au Parlement, lundi. Il est probable qu'il prononcera son premier discours, lors de la seconde lecture du projet du "Home Rule" du gouvernement, la semaine prochaine.

LUXE EFFRENE

Amsterdam, 1.—Un correspondant du "Handelsbald" qui vient de rentrer de Russie, déclare que les bolchévistes se répartissent en deux catégories bien distinctes." Les officiers de l'armée du feu tzar ont adhéré à la faction modérée, l'autre contient les commissaires fanatiques, les énergumènes et tous leurs adeptes. Le correspondant relate qu'il a voyagé du front polonais à Moscou en un train de luxe accompagné d'officiers de l'état-major bolchéviste qui forment la nouvelle aristocratie. "J'avais parfois l'impression," écrit-il, "de voyager en première, au milieu de passagers de 3ième."

"L'aristocratie communiste des villes vit au sein d'un luxe effréné. Ainsi, dans un grand centre, les officiers d'un quartier général ont élu domicile dans un wagon luxueux, où chacun a apposé un garde armé en face de son compartiment particulier, afin de tenir le prolétariat à distance respectueuse.

Les nouveaux grands seigneurs n'ont de "camarade" que l'épithète, et il est remarquable de constater avec quel soin ils savent maintenir leurs distances avec le prolétariat rongé par la vermine et couvert de guénilles. La théorie fondamentale du marxisme qui consiste à laisser s'effacer graduelement les lignes de démarcation des classes jusqu'à ce qu'il n'y est ait plus qu'une seule, celle des ouvriers, n'a eu d'autre résultat, telle qu'appliquée jusqu'à présent par Lénine, que d'en ajouter quelques autres, aux caractéristiques remarquables à celles qui ont survécu à l'ancien régime.

Il faut travailler en la présence de Dieu, intérieure au milieu de l'action ; mais extérieure sans contention, sans embarras, et seulement par la paix et la douceur d'un coeur qui aime Dieu et qui agit pour lui.

SAINT-BONIFACE

Partie de cartes donnée par les Dames de Sainte Anne, mardi le 9 mars dans la salle de l'Académie Provencher à 8.15 heures. Cette partie sera dernière que ces Dames donneront cet hiver: elles espèrent être aussi bien encouragée que par le passée. L'entrée ne sera que de 25 sous, ce qui comprendra toute dépense, aussi venez en foule, chacun sera satisfait quand on fera connaitre dans le prochain numéro du "Manitoba", le but, et l'emploi que sera fait de ces argents. Il ne faut pas oublier les beaux prix, qui ont été gracieusement offerts, 3 pour les Dames et 3 pour les Messieurs.

* * *

M. Rémi Six, du chemin de Springfield, Saint-Boniface, est parti pour Detroit, Michigan.

* * *

M. René Bostyn, ainsi que Mme Marie Soen et ses 2 enfants sont partis pour Moline, Ill.

* * *

M. Jean Veuillez est de retour de son voyage sur la côte du Pacifique.

* * *

Samedi à 2 heures p.m. il y aura une grande réunion des différentes clubs de raquette, coins des rues Main et Portage près de la Banque de Montréal, les raquetteurs sont invités à se rendre en temps; une grande photographie sera prise par Cie Des Vues Animées. Ceux qui ont des costumes sont prié de les mettre. En avant les "*Voyageurs*" et nos amis.

* * *

M. Xavier Saucier, de Calgary, inspecteur général de douanes pour l'Ouest du Canada est en promenade à Saint-Boniface, chez M. Gustave Rocan.

UNION CANADIENNE

Voici des vers qui font suite à ceux que nous avons publiés, il y a quelque temps, et qui sont dû à la même plume.

Vive l'Union canadienne!
Vigilante et toujours debout
Pour défendre en bonne gardienne
Notre foi, nos droits jusqu'au bout.
Vive l'Union canadienne!

Fi! de nos anciennes discordes!
Fi! de nos luttes de partis!
Fraternisons dans la concorde
Pour être forts soyons unis
Fi! de nos anciennes discordes!

L'hypocrite maçonnerie
Unie à l'Orangiste sournois
Par l'astuce, la fourberie
Sape nos droits et notre foi!
Sus à la Franc-maçonnerie!

Mais alerte! cria naguère
Notre vénéré Langevin
Raillions-nous, dans cette guerre
Doit sucomber l'esprit malin.
Pensons à ce cri de naguère.

* * *

Notre brave équipe de Juvéniles a remporte l'écusson offert au champion de leur ligue. Encore une fois, nous ne saurions trop les féliciter de ce succès.

Mais ils doivent prendre une résolution bien arrêtée: celle de se reformer l'an prochain pour se cueillir d'autres lauriers; de cette façon, si l'équipe de cette année reste la même, nous avons lieu de croire que ses progrès seront assez sensibles pour lui permettre, d'ici deux saisons, d'entrer dans une ligue de force supérieure.

MUSIQUE SACREE

Le choeur de chant de la cathédrale, sous la direction de M. Hélie, a exécuté, dimanche dernier, un "Parce Domine", trois voix égales, composé par notre distingué organiste, M. Georges Dorval.

Cette oeuvre est de belle inspiration et exprime bien, dans ses trois reprises graduellement renforcées, l'état d'âme du chrétien qui implore la miséricorde divine.

Nous tentions à féliciter M. Dorval sur cette composition tout à fait digne de nos louanges.

SOCIETE SUISSE

L'assemblée de la Société Suisse qui a eu lieu dernièrement au Manitoba Hall a été très fréquentée; différents rapports ont été présentés par le Président sur la marche de la société et par le Trésorier sur la situation financière qui est excellente. Les différents Comités pour 1919 ont été nommés comme suit:

Directeurs: John Erzinger, M. A. Baroni, E. Bruder. Comité: Président, M. Baroni; vice-président, M. A. Banniger; secrétaire, M. A. L. Monnin; caissier, M. C. M. Williams; trésorier, M. A. Jaquet. Réviseurs des comptes: John Huber, H. Herzog, D. Thoma. Comité de la Récréation: E. Bruder, A. Banninger, A. Jaquet, H. Herzog, R. Roulin.

"FAMOUS UPSTAIRS CLOTHES SHOPS"

Ont Maintenant un Magasin à Winnipeg

Ils paieront une attention spéciale aux clients de Saint-Boniface

Les "Famous Upstairs Clothes Shops" qui ont toute une chaîne de magasins dans l'Est Canadien ont achetéz le magasin de "Monarch Upstairs Clothes Shop" de Winnipeg et continueront à la même location 215½ Avenue Portage, à donner toute satisfaction aux clients de Saint-Boniface et de Winnipeg.

The Famous Co. manufacture eux-mêmes leur marchandise et ont acheté le magasin de "Monments en Canada. Tous les produits de leur manufacture sont vendus au Canada dans leurs branches. De cette façon elle élimine tout intermédiaire et de plus le loyer est toujours considérablement plus bas, se dispensent des locations dispendieuses des rez-de-chaussés.

Pour $25.00 elle montre des habillements supérieurs en valeur à bien des habits quotés $30.00 ailleurs. Ces faits peuvent être prouvés par une seule visite au magasin "Famous Upstairs Store."

Notre assortiment de printemps 1920 est déjà en monts et nous somme heureux d'inviter les hommes et jeunes gens de Saint-Boniface à venir visiter notre établissement.

POUR NOS MORTS

La partie de cartes donnée dimanche soir à l'école Provencher par les dames françaises au profit du monument commémoratif des soldats morts au champ d'honneur a été un véritable succès. La soirée fut pleine d'entrain, grâce aux aimables personnes, qui voulurent bien nous faire le plaisir d'assister à cette réunion et auxquelles nous adressons nos sincères remerciements, ainsi qu'à toutes celles qui par leur gracieux concours ont contribué à nous assurer la belle recette de 131 dollars. Toutes nos félicitations à Mme Breitner qui nous chanta si joliment la difficile chanson d'Habanera de l'opéra de Carmen, et celle de Madelon si populaire parmi nos poilus. Elle était accompagnée par Mme Janson, professeur de piano. Mlle Ador fut très-patriotique dans les deux morceaux qu'elle nous chanta d'une voix charmante. M. Legouarguer fut désopilant comme à l'ordinaire et amusa le public par sa chansonnette. Le fils à Sébastien. La soirée se termina par la Marseillaise et le chant O Canada très bien accompagnés par Mme Dugal.—*Les Dames Françaises.*

CHANSONS CANADIENNES

L'imprimerie Nationale, 317, rue St-Joseph, Québec, est à préparer un nouveau chansonnier canadien-français qui sera prêt sous peu. Il renfermera 100 des meilleures chansons, retouchées, épurées et augmentées, avec musique. Prospectus sur demande.

QUAND LUDENDORFF TRAVAILLE

Dans un livre qui a eu du retentissement, un général français raconte comment Ludendorff travaillait.

UN MINUTIEUX

Paris, 2—On sait que le général Buat, qui fut un des principaux collaborateurs des trois maréchaux de France, et qui est aujourd'hui chef d'état-major général de l'armée française, vient d'écrire un livre sur le premier quartier-général allemand Ludendorff.

Dans cet ouvrage qui a eu un grand retentissement, le général Buat décrit la façon dont travaillait Ludendorff.

* * *

Le travail de Ludendorff est minutieusement réglé, écrit-il.

Il arrive au bureau entre 7 et 8 heures du matin et y demeure jusqu'à midi. Ces quatre à cinq heures sont consacrées en majeure partie à l'audition des chefs de section ou de service de l'état-major qui font leur compte rendu, apportent leurs propositions et, à l'occasion, les discutent. Car, avec les aides qu'il s'est choisis, Ludendorff admet la discussion: il a confiance en eux et paraît avoir possédé la leur. On sent qu'en ce milieu règne une certaine unité de pensée et qu'on s'y exprime avec quelque liberté de langage. Il est même intéressant de faire le rapprochement entre ces entretiens et la conversation qu'Hindenburg, vers 9 heures, avait avec son adjoint. Ici, Ludendorff n'échange que quelques brèves paroles concernant les événements en cours ou les projets d'avenir. Il ne rencontre d'ailleurs jamais de contradiction. Hindenburg approuve toujours. C'est donc bien Ludendorff qui, en fait, commande, décide, exerce—come il l'écrit—la conduite directe des opérations.

Tous les matins, il prend le téléphone, actionne les titulaires des grands commandements, écoute leurs soucis, reçoit confidence de leurs espoirs ou de leurs déceptions, enregistre leurs réclamations, les morigène aussi. Il est tellement considéré comme le chef que, s'il est en permission, il n'en prend qu'une seule, de quelques jours, en quatre années—il est relié à tous les fronts et à tous les quartiers généraux alliés, de manière à ne rien perdre de son action directrice. S'il voyage dans son train spécial—et il a coutume de le faire une fois par semaine—c'est comme si le grand quartier général voyageait avec lui; c'est vers lui que se dirigent rapports et comptes rendus, à lui que s'adressent les demandes, de lui qu'émanent toutes les directives. Le commandement est bien là où il se trouve et nulle part ailleurs.

A midi, il entre en conférence avec l'empereur. De ce qu'il lui pouvait dire, pas un mot sauf qu'il s'y agisant de faire un rappot et non de chercher des insirations. Ce silence est plus significatif que de longues explications. Au surplus, il n'y a pas d'atomes crochus entre ces deux hommes; le premier quartier-maître général ne peut avoir de réelle considération pour ce chef de guerre que la guerre effraye et qui n'est même pas capable d'imposer à son gouvernement la politique nécessaire pour conduire la campagne à bonne fin. Mais Guillaume est tout de même l'empereur, le chef de la glorieuse maison qui a fait la grandeur de l'allemagne et pour qui tout allemand doit se montrer respectueux et dévoué. Respect et dévouement sont quelque fois lourds à porter!

A 13 heures, on déjeune, rapidement. Hindenburg est amateur de gais propos et d'histoires légères; Ludendorff évoque plus volontiers les questions de service, hormis celles intéressant trop directement les opérations en projet. A table, on admet les visiteurs de passage, civils ou militaires. Ceux-ci fournissent d'intéressants renseignements sur l'esprit du front et les événements qui s'y passent; leurs récits sont véridiques, à l'inverse des rapports officiels toujours plus ou moins frelatés. Ceux-là sont souvent une charge, mais comment ne pas accueillir les membres du gouvernement de Berlin ou des Etats confédérés! Comment repousser les parlementaires, les représentants de la grande industrie, du commerce, des associations ouvrières! Et puis, ne faut-il pas les endoctriner, les faire entrer dans les vues du grand état-major? En revanche, devant des oreilles aussi indiscrètes, on se garde bien de parler sans réserves des choses des armées.

A 15 heures ou 15 h. 30, après une promenade, Ludendorff se remet au travail; il y consacre tout son temps jusqu'au moment du dîner: 20 heures, pour le reprendre vers 22 heures et ne se donner quelque repos qu'à partir de minuit ou une heure du matin.

On conçoit que, dans ces conditions, ses tournées hebdomadaires, sans parler des avantages qu'elles présentent au point de vue de la connaissance des hommes et des périodes de détente. Il fait comparaître les chefs d'état-major d'armée qui lui exposent la situation de leur unité; les commandants d'armée assistent à l'entretien et sont souvent amenés à prendre la parole. En tout cas, ils participent à la discussion qui succède. Eux aussi subissent l'épreuve et il arrive qu'ils ne s'en tirent pas toujours à leur honneur. Ludendorff avoue qu'en certaines circonstances, il a peut-être procédé avec dureté et même avec injustice, mais des erreurs en ce sens sont toujours préférables aux erreurs inverses; cellesci coûtent trop cher aux troupes et celui qui les a commises a trop de reproches à s'adresser par la suite.

Général Buat.

NOTICE TO CREDITORS

"In the matter of the Estate of Onesime Duhamel, late of the Parish of Ste-Anne, in the Province of Manitoba, Farmer, Deceased."

All claims against the above estate must be sent to the undersigned, 401, Somerset Building, in the City of Winnipeg, in the Province of Manitoba, on or before the 7th day of April, A.D. 1920.

NOEL BERNIER,
Solicitor for Wilfrid L. Jubinville, Administrator with the will-annexed de bonis non of the Estate of the late Onesime Duhamel.

USINE ELECTRIQUE POINTE DU BOIS

Une partie de la salle des machines de la grande usine électrique de la Pointe du Bois.

Pour devenir plus heureux, il faut travailler à se rendre meilleur.